

HONORABLE IMPOSTURE

Livre I

Jean-Pierre Wirtz

Roman

Jean-Pierre Wirtz

Honorable imposture

© Jean-Pierre Wirtz, 2022

ISBN numérique : 979-10-262-9488-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Une âme s'étire et s'éveille
Et frappe à la porte du démon
Une âme s'étire et s'éveille
Et sa conscience en avant d'un bond
Lui souffle dans l'irréel tous les sommeils
Endormis de doute craint du pardon
Une âme triste encore s'émerveille
D'un dernier sursaut de contemplation
D'une feuille d'un arbre du monde sans
pareil
Mais le monde s'éteint braise de charbon
Secouée en cendre et retombe en sommeil

*Si tout est permis
Pour donner à croire
Ce que nous vivons
L'impensable est alors
Définitivement cru*

Pensée anonyme

I

Une âme s'étire et s'éveille...

José Luis Bracamontes était rentré par la grande porte. Comme tout le monde. Émerveillé qu'il ne pût sans aucune prudence être reconnu, il se faufilait dans la multitude sans que personne lui prêtât la moindre des attentions. Chacun prenait la place qui lui était assignée par l'ordre d'importance qui correspondait à son rang, un statut ou autre marque de satisfaction sociale. Bien qu'il doutât encore de se trouver là, il savait bien qu'il n'était pas attendu – presque avant l'heure et surtout aussi discret. Il allait donc se calfeutrer dans un endroit effacé, quelque part près des grandes orgues d'où il pouvait jeter son regard, tel un grand drapeau d'observation sur cette assemblée réunissant un parterre de personnalités comme en peu d'occasions, il était permis qu'elles se côtoyassent. L'endroit était impressionnant et le décor à la hauteur de l'événement. Le chœur de l'*Alta Mayor* lui offrait une contemplation le remplissant d'émotion. Et pour cause, puisque c'était la première fois qu'il lui était donné de se réfugier au plus près de l'orgue de l'épître. Il l'avait préféré à celui de l'Évangile qui se trouvait juste dans la contre-position de son promontoire car – non pas qu'il lui semblât meilleur bien que les deux se ressemblassent –, l'angle de son attention cadrerait juste l'entrée de la Cathédrale Métropolitaine de l'Assomption de la très Sainte Vierge Marie au Ciel de Mexico. Dans quelques minutes le catafalque arriverait. On entendait gronder à l'extérieur le roulement des tambours marquant le pas depuis la place de la Constitution. Et malgré la solennité du moment, les applaudissements et les clameurs couvraient ce qui se taisait dans le cœur du peuple. La foule encore incrédule venait rendre hommage à la dépouille de son président. Celui qui dirigeait la nation depuis maintenant presque une décennie, disparaissait soudainement par l'absurdité d'un arrêt cardiaque à l'âge de cinquante et un ans. La théorie du complot à peine dissimulée, faisait déjà état de soupçons et de controverses que l'on pouvait imaginer dans un pays au passé de multiples rebondissements et de scandales à ce jour non encore élucidés.

Le baroque du chœur de la cathédrale scintillait comme jamais, illuminé par le jour resplendissant au travers de ses vitraux. Quelques instants à peine, le spectacle commencerait. Les funérailles, à l'égal de tout événement, sont cousues dans une mise en scène propre et particulière. José Luis Bracamontes attendait, impatient plus que tout le monde. Amusé. Surtout par le premier rang

composé des membres du gouvernement. Certains empreints d'une franche tristesse, comme Esteban Sanchez del Prado son ami de toujours, et d'autres, quelques-uns dont il connaissait les démangeaisons, faussement recueillis dans une absence leur permettant déjà échafauder les plus glorieuses hypothèses. Le ministre de l'intérieur était l'un de ceux-là. Il n'en pouvait plus, gonflé d'air plus que de poids, s'asphyxiant de fatuité dans son nouveau rôle de président intérimaire, le temps que s'organisât une nouvelle élection.

José Luis Bracamontes gardait au fond une idée bien claire de ces faux culs pétris de qualités et de défauts – sachant que le pire étouffe parfois le meilleur –, godillant aujourd'hui leurs instincts à la surface de leurs démons et des velléités qui chaque mercredi au Conseil des ministres, animaient parfois le brouhaha des impétuosités qu'il devait calmer. Ils avaient pourtant été bien choisis, mais on ne connaît les gens, vraiment, qu'au terme de leurs ambitions. Et dans ce parterre hétéroclite accablé de convoitise plus que de regret, déjà impatient de la bousculade marquant la fin de la trêve ponctuée par la cérémonie, il manquait malheureusement quelques absents-disparus dans les remous de l'éternité... les fidèles, les vrais, les sincères... notamment Don Paco et Augustin Garci, maîtres d'œuvre du dessous des cartes et architectes des coulisses cachées sommeillant dans son cœur comme au tout premier jour de leur rencontre. Alors aujourd'hui bien sûr, tout était plus calme car le lieu imposait la décence. Le roi était mort et vive le roi, mais lequel ? Et puis, soudainement plus grave, son attention se reportait sur deux chaises vacantes accompagnées de prie-dieu, là juste devant l'emplacement du cercueil attendu. Les membres de la famille du défunt président n'étaient vraiment pas nombreux.

José Luis Bracamontes était croyant. Une croyance raisonnée qui flirtait autant avec l'eucharistie que le pragmatisme. Il avait cependant reçu toute une éducation qui eût permis de ne pas entamer dans le doute ses principes fondamentaux. Solidement encadré par l'ombre des Jésuites et doté du bien-fondé de leur doctrine, il en avait surtout retenu la contribution des sciences et des mathématiques faisant de lui un cerveau émancipé, humaniste et rationnel. La part des choses s'équilibrait ainsi pour qu'il gardât certains dogmes en réserve.

Et voilà que ces trois derniers jours avaient chamboulé une spiritualité dont il s'était mépris jusqu'alors. Il venait de tomber en quelques heures dans une réalité surnaturelle qu'il aurait confondue de ses rires, de craindre ou de se réjouir que cela fût vrai. Il s'était détaché de son corps sans perdre connaissance. Émerveillé que cela arrivât ainsi. Inquiet de la même chose.

Il s'était regardé s'éloigner de lui-même sans le plus petit instinct de retenue. Dilué dans un éther avec lequel il s'échappait. Il ne réalisait pas encore si c'était

la matière qui l'avait lâchée en cours de route pour une certaine contrariété ou bien le contraire. Mais là, il n'en trouvait personnellement aucune raison. N'ayant rien prémédité qui pût par quelconque acte personnel contre lui-même, le rendre impalpable. Il se sentait juste agité d'une seule affaire puisque désormais il ne lui restait plus que celle-ci : sa conscience.

L'âme de José Luis Bracamontes flottait au milieu des vivants, ceux qui assistaient aux funérailles nationales du président Elizondo Lopez. Mais si celles-ci, toute vibrante d'une houle à l'unisson lui paraissaient les siennes, à José Luis Bracamontes – ce qui était en partie vrai –, elles étaient surtout l'éclairage du contre-jour dont lui seul en voyait l'image réelle, lui murmurait sa conscience : car de tous ces vivants qui l'acclamaient avec gratitude et ferveur, il y en avait certainement un – le vrai Elizondo Lopez –, avec qui dans les détails, il eût pu sinon se justifier, mais au moins faire savoir qu'il portait son nom involontairement, qu'il en était le premier contrarié nonobstant avoir restitué à ce nom l'honneur perdu si jamais il en eut. Alors, si on devait se rendre des comptes – il en appelait au témoignage de son âme convertie en avocate de sa vie perdue –, José Luis Bracamontes n'était pas certain, puisqu'il n'était pas le juge suprême, de qui se redevait à l'autre.

Et quoi maintenant ? Avec qui fallait-il qu'il s'en arrangeât ? Les consciences – lui faisait savoir celle de José Luis Bracamontes –, parvenues à cet état de celui que l'on appelle « âme », et qui désormais était le sien, ne pouvaient plus rien arranger. Trois jours auparavant, le 13 juillet 2045 avait marqué définitivement la date de sa mort, devenant historiquement celle d'un autre.

II

Et frappe à la porte du démon...

En direct depuis la prison de haute sécurité de Apizaco, dans le quartier réservé à l'isolement des détenus sous surveillance particulière, Elizondo Lopez assistait éberlué à son propre enterrement ! Qui était donc celui qui reposait à sa place, dans la résonance des trompettes de la renommée claironnant à n'en plus pouvoir son nom ? C'était une question déjà lointaine qui paraissait bien morte aujourd'hui... Il s'était retrouvé incarcéré sans qu'il sût comment en ignorant pourquoi – car la mémoire est courte –, depuis maintenant près de dix ans. Au début, il s'était fatigué seul de répéter aux oreilles sourdes de ses gardiens qu'il était le Ministre de l'Intérieur et qu'une méprise de cette taille ne retentirait pas impunément. Cela lui valut un séjour à l'hôpital psychiatrique et des traitements de jets d'eau glacée afin qu'il cessât de bramer ce qui était vrai. Il était sorti de là calmé comme un cheval de trait remorquant un semi-remorque et sa charge, et s'en remettait désormais à la *Guadalupana* – puisqu'il avait été abandonné de tous –, en implorant dans une crise de larmes de crocodile pieux, la miséricorde de la Vierge de tout le Mexique pour le tirer de ce mauvais sort. En se pliant de mauvaise grâce à répondre au numéro de matricule 202724 correspondant à ce nom d'emprunt de Jorge Ibañez qu'il avait adopté par la force, Elizondo Lopez revivait aujourd'hui une réalité abandonnée : une vie volée, substituée et confondue sans qu'il connût encore à ce jour, le mobile de cette vaste supercherie – bien qu'il eût pu, à choisir, s'en donner une bonne raison... Encore que, nullement contrit- repent de ses manquements l'ayant égaré dans la salle de ses pas perdus, son jugement de valeur avait d'énormes difficultés à se placer en face de la réalité – et en cela, rien n'était nouveau.

Il devait cependant reconnaître que celui à qui on rendait les honneurs en cet instant – dans la curiosité de savoir le nom du mystificateur –, ne s'en était pas mal tiré. N'était-ce pour ce prétendu arrêt cardiaque ou toute cause que l'on eût caché de la réalité d'un accident à la croisée des mystères, le mort n'était certainement pas n'importe qui, et bien moins un idiot. D'un point de vue hâtif, car il était en plein choc de discernement, Elizondo Lopez tâtait en cet instant sa réflexion, afin qu'elle lui répondît si la place de l'inconnu qui reposait tranquillement dans le cercueil porté par huit cadets de l'héroïque Collège Militaire, était plus enviable que là où il croupissait moins glorieusement. Une

réflexion aussi pragmatique que son ego, lui murmurait qu'il était encore en vie...

Bien qu'il s'en accommodât – car mieux valait une gratification de faveur qu'un ordinaire miteux –, il comprenait malaisément encore à ce jour de quelle attention il avait droit dans la réunion de deux cellules pour son incarcération comme si on l'eût attendu comme le plus important des proxénètes ou un trafiquant de drogues illustre... Mais n'était-ce pas raisonnable et légitime puisqu'il était devenu l'un des deux ? Alors, contre mauvaise fortune, il s'était donc habitué malgré tout à ce régime rocambolesque de recevoir des prostituées, de commander des mets et des vins, de regarder à sa guise sur son écran plat de fortes bonnes dimensions des films et les informations, ou qu'on lui aménageât les appareils de musculation qu'il pouvait renouveler à sa complaisance. Car Elizondo Lopez alias Jorge Ibañez était suffisamment riche – beaucoup plus riche qu'il ne le supposait, ayant étonnamment appris à connaître l'origine de son confort. La provenance de tant de largesses étant le cadet de sa préoccupation pour se payer les luxes disproportionnés à ce lieu de réinsertion social qui en principe l'hébergeait pour les trente prochaines années, il dépensait donc sans compter. Et si la perte d'une générosité corrompue par sa déloyauté se substituait par la gratification de donateurs pensant aider un des leurs au fond du trou, il considérait l'aumône amplement justifiée. Presque insuffisante, pour ne pas contredire son immoralité.

Jugé sur les apparences et le brigandage d'un autre, il purgeait le silence des trahisons qui auraient dû l'y conduire. Mais il n'avait pas renoncé pour autant à qui ou quoi l'avait jeté au fond du trou. On lui avait pourtant susurré un nom. Un nom... Encore fallait-il se méfier des vérités déguisées en mensonges et du contraire...

Alors ?

Alors il regardait la télévision en comprenant encore moins ce qu'il voyait en ce moment et ce que l'on commentait de lui. Il était devenu l'homme – ou du moins celui du nom qui était le sien, mais qu'il ne portait plus –, le plus adulé de la nation. Les vivats assourdissaient la place la plus grande d'Amérique Latine. Le cercueil recouvert du drapeau Mexicain avançait lentement porté gravement par l'élite de la nation. Il était parti du Palais National, la résidence des présidents depuis maintenant plusieurs années, dès que l'on eût transformé *Los Pinos* leur antique demeure en musée. Le catafalque d'Elizondo Lopez – ou qui d'autre –, avançait imperturbablement sous le soleil de plomb et se dirigeait vers la cathédrale, emboîté à quelques mètres du pas d'une femme encore jeune, belle et digne dans l'endeuillement, enveloppant de son bras les épaules d'une enfant aux traits réguliers tirés d'émotion. Dans ce pays où l'état ignorait l'église,

quand les anciens présidents appelaient le pape *Monsieur*, que le pouvoir exécutif dissociait totalement de sa laïcité la seconde plus grande communauté catholique du globe, un président faisait son entrée dans la maison de Dieu !

La pauvre tête secouée par les flagorneries de *Teleazteca* commentant la trajectoire et la vie de l'homme qui entraît dans la cathédrale faisait d'Elizondo Lopez un défunt qui n'était pas lui !

Quel était alors le pitre qui lui volait sa légitimité pour réussir sa mort ?

Qui se cachait derrière l'imposteur d'une veuve à expédier en enfer les anges les plus vertueux ? Et lui qui n'avait pas de statut dans la chapelle des saints, Elizondo Lopez, il lui aurait volontiers gaspillé un peu de son dévouement. Finalement, elle portait son nom... Elizondo était un libidineux, un voyeur, un jouisseur. Alors, lorsqu'il apercevait une femme, surtout celle-là et même qu'elle se vît seulement à la télévision vêtue de noir – ce qui l'excitait encore plus –, il ne pouvait s'empêcher de lui balancer directement un œil au cul à défaut d'y mettre la main. Elizondo Lopez savait parfaitement ce qu'il pensait de sa personne, mais comme bien avant qu'il ne tombât ici, c'était déjà un type seulement fréquentable en apparence, il ne s'en souciait plus.

Et puis ce Jorge Ibañez, pour qu'on vînt à lui donner son nom depuis qu'il était ici ! Il existait bien, pour lui-même l'avoir mis en prison ! C'était lui qui l'avait mis à l'ombre, du temps où on le reconnaissait encore incontestablement comme le Ministre de l'Intérieur... Lui, qui de deux marches n'en faisait qu'une pour parvenir au bureau du Président Arnulfo Santoscoy Mirantes alors aux commandes de la nation ! L'opération déployée alors lui valut les lauriers d'un conquérant du pouvoir ! Était-il maintenant à la place de son fantôme ou quoi !

Toutes ces questions sans réponses venaient affleurer la réflexion du prisonnier qui se demandait soudain si réellement il ne devenait pas fou en ne sachant plus qui il était, pour que dans un accès de rage il balançât la canette de bière qu'il avait entre les mains sur le poste de télévision dont l'écran se fracassait.